

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 7

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184197>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

C'est ainsi qu'est venu l'usage des surnoms donnés à nos pères, d'après quelques signes distinctifs qui leur étaient particuliers et qui, définitivement adoptés par eux, ont été transmis jusqu'à nous ; et voilà pourquoi la plupart des noms de famille ont une signification très claire. De même quant aux prénoms, qui doivent non-seulement désigner, mais peindre la personne qu'ils représentent.

Ainsi, d'après un savant étymologiste, *Adèle* veut dire une fille noble : *Valentine*, une forte ; *Jean*, *Jeanne*, qui est rempli ou remplie de grâce ; *Charles*, vaillant ; *Marcel*, né en mars, homme de guerre ; *Emma*, protectrice ; *Louis*, guerrier illustre ; *Suzanne*, lis, fleur brillante ; *Anne*, *Anna*, *Annette*, gracieuse ; *Catherine*, sincère ; *Denise*, divine ; *Emilie*, douce, aimable.

Enfin, ce nom si gracieux de Madeleine qu'on trouve dans toute les langues, que les Allemands, les Espagnols, les Portugais, les Polonais, les Belges et les Hollandais prononcent *Magdalena* comme les Latins, les Anglais, *Magdalen*, les Russes, *Magdalena*, et les Hongrois *Magdolna*, ce nom si euphonique que certaines gens ont le mauvais goût de trouver commun, sait-on ce qu'il signifie dans son origine hébraïque ? Il veut dire *magnifique*, *élevée*, c'est-à-dire tout l'opposé de cette vulgarité que lui supposent ceux qui professent pour lui un dédain si superbe.

Quant à *Rose* et à *Blanche*, il n'est pas besoin de dire quelle est leur signification ; mais pourquoi faut-il que des *Blanche* soient noires à faire peur, que des *Modeste* aient l'air de dragons, que des *Prudent* soient étourdis et bavards, des *Placide* apoplectiques, et qu'il y ait des *Honoré* que tout le monde méprise, des *Aimé* qui ne sont que de pauvres parias ?

Donc, ne choisissons pas un nom dont la signification soit par trop apparente ; on est si exigeant pour une personne qui affiche une qualité ! Fuyons avec la même horreur toute espèce de prénom prétentieux, mythologique ou trop poétique, et ne croyons pas qu'un nom soit plus relevé par cela seul qu'il est moins employé. — J. (Petit Marseillais).

Une Française qui s'est mariée à Berlin, il y a une quinzaine d'années, est devenue de fait baronne prussienne, mais elle est restée de cœur Française, et très bonne Française. Elle tient à Berlin un grand état de maison, et avait assis autour de sa table, le mois dernier, une vingtaine de Prussiens. On se met à parler de Paris et à en parler avec la dernière pitié : « Pauvre Paris ! Il n'y a plus de Paris ! Berlin sera avant dix ans la capitale de l'Europe, etc., etc. » Voilà notre compatriote prise de colère ; elle soutient cette opinion que Paris, malgré tout, est encore Paris, et que Berlin, à côté de Paris, n'est qu'un grand village. On s'échauffe de part et d'autre.

— Eh bien, dit la baronne, je vous propose une gageure. Donnez-moi n'importe quoi, l'objet le plus

bête, le plus vulgaire, le plus absurde, et je parie que de cet objet, Paris fait quelque chose que Berlin ne saurait pas faire.

La gageure est acceptée, et le lendemain, la baronne reçoit dans une petite boîte un cheveu blanc. La voilà un peu embarrassée. Un cheveu blanc ! Qu'est-ce qu'on pourra bien faire à Paris de ce cheveu blanc ? Enfin, elle envoie le cheveu blanc à Paris... et ces jours derniers, le cheveu blanc reprenait le chemin de Berlin.

Voici ce que Paris avait fait de ce cheveu blanc. Il l'avait enfermé bien gentiment dans une petite rigole d'or qui traversait un médaillon entouré de brillants.

En haut du médaillon, l'aigle prussienne en émail noir, les ailes étendues, tenait le cheveu blanc dans ses serres. Puis au bas du cheveu blanc était attaché un petit écusson en émail qui portait cette inscription :

Alsace et Lorraine. Vous ne les tenez que par un cheveu.

Frelu lo patâi.

Frelu avâi po meti d'allâ âi pattès decé delé, que l'étaïdon on patâi. L'atsetâvê assebin lè z'ou et lè fen-nès lè lâi gardâvon ; cein lâo fasâi adé quauquîs batz ; portant le ne veindiont pas lè machoirès dâi caïons, po cein qu'on lè mettâi âo fond dâo ténô quand on fasâi la buïa, po que lo lissu pouéssê mi colâ.

Don ti lè matins on lo vayâi tracî avoué s'n'ano et son petit tsai po allâ fêrê onna veriâ dein lè z'einverons et quand passâvê dein on veladzo, ti lè z'einfantss'amouellâvon po vairê lè grantès z'orolhiès dâo bourrisquo et po l'ouër fêrê : i, â, i, â ; que cein lè fasâi toodrê, â fooce que recâffâvon.

Lè patâi, lè z'autro iadzo, étiont coumeint lè pourrès dzeins : nion ne lâo tréssâi lo bounet po lâo dèrê : atsivo ! bin lo contréro, kâ quand lè fen-nès s'insurtâvon, le sê desont : vilhe patâire !... N'ia min de sot metî ; n'ia que dâi sottès dzeins, que dit lo menistrê ; assebin Frelu qu'étâi destrâ ménadzi ramassâ de quiet atsetâ onna petita mâison avoué dâi z'éboïtons et trâi pousés dè terrain. Ma fâi n'étâi pequa on bedan ; sê fe pâysan et adieu lè pattès. Lè felhiès lè plie pouetès et lès plie coffès ne l'ariont pas volliu quand l'étâi pattâi ; mâ oreindrâi lè galèzès n'ariont pas de què na, kâ, bigre... trâi pousès ; cein n'est pas de la barbadjean.

Tantia que trovâ 'na brava fenna et que firôn bon ménadzo. L'étiont dâi sâcro à l'ovradzo et lâo bin prospérâ gaillâ. L'uron 'na petite boué-betta que sê vegne bin et qu'on lâi desâi Frosine. Quand le fut frou de l'écoula, lâi eut prâo dè bons partis qu'aviont enviâ dè couennâ perquie, kâ on ne parlâvê perin dâo patâi ; Frelu avâi dâo bin, la felhie étâi soletta, la Djâne à l'assesseu ne lâi allâvê pas à la grellhie dâo pî, et c'étâi à quoui porrâi avâi la Frosine. Lo valet à David à la Rose fut cè que l'âi pu mettrê, commeint on dit, la sau dézo la